

**Au nom de tout mon peuple...**

*Kylie Ravera*

« Aloha, mon amour ! Que je suis heureux de te retrouver à travers ces pages. Et laisse-moi tout de suite te délivrer ce message : ne sois pas triste. Je ne peux plus te voir, mais il m'est insupportable d'imaginer ton beau visage déformé par le chagrin. Peu m'importe que tes larmes soient destinées à me pleurer. Je ne les mérite pas. Tout comme je n'ai pas mérité notre rencontre, ni le bonheur que tu m'as donné pendant ces nombreuses années.

Tu vas me traiter de lâche, et je n'ai pas d'autre choix que de l'accepter : je ne suis plus là pour me défendre. Et quand bien même, je ne te donnerais pas tort. J'ai la lâcheté des forts, de ceux qui n'hésitent pas à parler suffisamment haut pour que personne dans l'assemblée n'ose se lever et exprimer son désaccord.

Sur d'autres sujets, en revanche, je me suis tu trop longtemps. Et ce que je n'ai pas pu te dire en face, je vais te le raconter maintenant ; maintenant que je suis mort.

Tu l'auras remarqué, mon amour, j'ai pris mes précautions : ces lignes que tu déchiffres avec peine, je les ai codées selon le système que nous utilisions à nos débuts. Tu te moquais de moi, alors, de mes angoisses paranoïaques, les mêmes qui me faisaient veiller des nuits entières dans l'attente d'une attaque qui ne se produisait jamais.

Si ces pages sont entre tes mains, c'est peut-être qu'elle s'est produite, finalement. Au moins, grâce à ces jeux d'enfants, j'aurai réussi à te protéger.

Tu vois, mon amour, je suis incorrigible. Je promets de tout te dire et je tergiverse encore. C'est qu'il est difficile de descendre soi-même d'un piédestal où ceux qui vous aiment vous ont hissé. Mais même si tu dois en souffrir, même si tu dois me maudire, tu as droit à la vérité.

Je suis incapable de me rappeler comment tout cela a commencé. Par une rencontre, sans doute, flamboyante au départ, mais de celles qu'on regrette quand il est déjà trop tard. Ce qu'on me demandait n'avait rien de compliqué, pourtant : charger sur le bateau où j'étais employé une malle ou deux sans poser de question. En échange de quelques billets, je trompais la vigilance de mon capitaine. Et crois-le ou non, jamais je n'ai ouvert ces valises qui m'étaient confiées. Je les ai livrées à chaque fois intactes à bon port. Mais je ne suis pas naïf, j'ai bien une idée de ce qu'elles contenaient. Il me suffisait de surveiller les nouvelles locales : en fonction de ce qui avait augmenté, entre les overdoses de krak ou les morts par balles, je savais si ce que j'avais transporté était de la dope ou des armes. A l'époque, mon bateau frayait surtout le long des côtes africaines. Je t'entends le dire, et tu as raison : ils n'avaient pas besoin de ça. Mais c'est si facile d'exploiter la misère...

Voilà mon premier crime avoué, et je sens que tes larmes ont déjà changé de saveur. Il te faudra malheureusement en garder d'autres pour ce qui va suivre.

J'y ai beaucoup réfléchi et je ne pense pas avoir tort en affirmant que ces malles n'étaient que des ballons d'essai pour tester ma loyauté et mon sérieux. Quand mes employeurs en ont été convaincus, ils ont décidé de me confier d'autres responsabilités.

Nous avions mouillé à Abidjan et je flânais sur le port quand un petit garçon est venu me tirer par la manche. J'avais toujours quelques piécettes dans mes poches pour me débarrasser de ce genre d'importuns mais lui n'était pas là pour ça. Il voulait que je le suive, dans un de ces quartiers de la ville où jamais un blanc attaché à la vie ne s'aventurerait de jour comme de nuit. Mais après mon refus, le gamin a prononcé une date et un chiffre : la date correspondait à celle de ma dernière livraison et le chiffre à l'argent qu'elle m'avait rapporté. J'ai aussitôt su qui envoyait le garçon et je l'ai accompagné, la peur au ventre.

Tu me connais assez pour savoir qu'à cette peur se mêlait une certaine excitation.

Au bout d'une ruelle sombre que j'ai traversée en ignorant les sourires pleins de dents postés sur mon parcours, il y avait une porte que le garçon a poussée. De l'autre côté, j'ai trouvé une voix sans visage qui m'a donné ses consignes. Et mon petit guide m'a remis une enveloppe remplie de billets avant que je n'aie eu le temps de dire si j'acceptais. La question, certainement, n'avait pas vocation à être posée.

Pendant que je retournais au port, mon enveloppe serrée contre moi, une phrase prononcée par la voix tournait en boucle dans ma tête : « vous deviendrez un héros à leurs yeux ». A ce moment, j'avais comme un doute. Mais je n'allais pas tarder à découvrir qu'il avait raison.

Deux jours après, quand nous levâmes l'ancre, j'avais fait monter cinq clandestins à bord. Je n'avais eu besoin d'aucune aide, il m'avait suffi de mal faire mon boulot qui consistait à surveiller le bateau pendant que les autres membres de l'équipage étaient au repos. Mes collègues, mes supérieurs, m'accordaient leur confiance. Il faut dire que je m'étais donné les moyens de la gagner.

Le jeune garçon qui m'avait accompagné jusqu'à mon donneur d'ordres faisait partie des passagers. Jamais je n'oublierai l'éclat de son regard, la reconnaissance dans ses yeux, quand j'ai

ouvert la porte de la cale où il croupirait pendant huit jours. « Merci, monsieur, m'a-t-il dit, de m'emmener vers la vraie vie. » Je lui ai répondu par un sourire complice et j'ai passé la main dans ses cheveux crépus.

C'est vraiment aussi facile que ça, de devenir un héros.

Huit jours plus tard, je les larguai en pleine mer, au large du Maroc, sur un canot gonflable qu'ils avaient emmené avec eux. Un autre bateau devait venir les récupérer, j'ignore s'il l'a fait, je ne les ai plus jamais revus.

Tu dois avoir du mal à croire ce que tu lis, mon amour. Cela ne correspond pas à l'image que tu as de moi. Il s'agit pourtant de la vérité. Peut-être me détestes-tu déjà ?

J'ai changé de bateau et d'équipage mais la voix a toujours su me retrouver pour me demander de nouveaux services. Je n'ai jamais refusé, j'y avais tout à perdre et rien à gagner. Si ce n'est la possibilité de me regarder dans un miroir sans baisser les yeux.

Et puis, parmi toutes les fois, il y a eu celle-là. Une traversée où ils étaient huit à faire le voyage. Dont une jeune femme, une jeune fille, en réalité, à peine sortie de l'adolescence, avec un minuscule bébé. Au moment du largage, en pleine nuit, évidemment, la mer était démontée, et le canot trop petit. Malgré ça, j'avais droit aux mêmes poignées de main émues et aux mêmes remerciements balbutiés. J'avais appris à les accepter sans que la nausée ne me saisisse, mais là, au moment de tendre le bébé à sa mère qui était déjà descendue dans le canot, je n'ai pas pu aller au bout de mon geste. J'ai gardé le petit corps serré contre moi, à l'abri de ma vareuse, tandis que l'incompréhension, puis la colère, puis la haine, puis le désespoir, imprégnaient les cris de la jeune fille dans la coque de noix. Elle s'éloignait, vague après vague, jusqu'à celle qui a retourné la frêle embarcation et fait cesser les imprécations. Et j'ai su que mon choix avait été le bon.

Tu l'as deviné, mon amour qui me hais, à présent : ce petit bout de vie que je venais d'arracher à l'océan et à sa mère, c'était notre Clara.

Elle n'est pas la fille d'un couple d'amis tutsis exterminés pendant les combats au Rwanda comme je te l'ai raconté quand j'ai proposé que nous l'adoptions. Mais celle d'une inconnue originaire du Congo qui a eu le malheur de croiser mon chemin dans sa quête d'une vie meilleure et dont le visage est de tous les cauchemars qui m'assaillent chaque nuit.

Evidemment, pour ramener la petite jusqu'à chez nous, il a fallu que je m'appuie sur quelqu'un. Francis a été l'homme de la situation, tu sais qu'il n'est pas du genre à poser des questions. A nous deux, nous avons réussi à nous occuper du bébé pendant les trois jours qui nous séparaient de l'arrivée à Casablanca. Là, je l'ai remis à une personne de confiance, et... je t'ai appelée, avec ma petite histoire en tête. Tes contacts à l'ambassade ont fait le reste et Clara est entrée dans nos vies.

Combien de mois, d'années, se sont écoulées depuis, je ne sais pas. Je ne pense pas avoir survécu longtemps après ce que j'ai fait. C'est pour cela que je me suis dépêché de t'écrire cette lettre où je t'avoue tout. Je me suis arrangé pour qu'elle ne te parvienne que lorsque mon cœur aura cessé de battre. En attendant, afin de ne pas éveiller les soupçons et retarder au maximum cette échéance, j'aurai continué à répondre aux injonctions de la voix. L'argent que je gagne ainsi a l'odeur du sang, mais un peu, aussi, celle de l'espoir. Il est pour Clara, ses études, son avenir et pour toi.

Pardonne-moi, mon amour, cette larme qui a roulé sur le papier, cette tâche en plein milieu d'aveux que je voulais bien ordonnés. Je n'ose te demander de me pardonner le reste.

Embrasse notre petite Clara pour moi. Je compte sur toi pour qu'elle ne sache jamais rien de tout cela. Et ne sois pas trop dure avec Francis qui sera sans doute celui qui t'apportera à la fois la nouvelle de ma disparition et cette lettre. Je suis le seul à mériter ta fureur.

Je t'aimais, mon amour. Prends soin de toi. »

\* \* \* \* \*

La jeune femme respire profondément avant de balayer de son regard calme l'assemblée qui est venue l'écouter. Qu'ils soient chefs d'états, ministres, ambassadeurs, on lit sur leurs visages un mélange d'incrédulité et d'admiration face à celle qui est devenue la porte-parole de la République réunifiée du Rwanda, après avoir joué un rôle capital dans le règlement d'un conflit responsable de près d'un million de morts en trente ans.

Alors qu'elle est sur le point de commencer son discours à l'ONU, Clara a une pensée pour ses parents, qu'elle n'a pas connus : des tutsis qui ont péri lors des massacres perpétrés en 1994.

Elle aimerait tellement qu'ils soient là, et assistent au retour de la paix dans leur pays. Qu'ils sachent, aussi, que ce qu'elle a fait, c'est pour eux, en partie.

Ses yeux se fixent sur la caméra. Elle lui sourit. Elle imagine Loïk et Hélène, ses parents adoptifs, installés devant leur télévision, là-bas, en France. Un peu intimidés par sa soudaine importance, mais tellement fiers. Elle sait ce qu'elle leur doit. Surtout à Loïk, qui l'a arrachée à son destin de condamnée tutsi, qui ne lui a jamais rien caché de ses origines, qui lui a assuré un soutien inconditionnel quand elle a voulu s'impliquer dans l'avenir politique de son pays natal. Loïk, le marin sans peur et sans reproche, avare en mots mais si prodigue en amour.

— Mesdames et messieurs, représentants de vos nations, commence-t-elle d'une voix forte, je suis fière, aujourd'hui, de vous parler au nom de tout mon peuple...

En son for intérieur, elle dédie ce discours à celui qu'elle considère comme son père, et qui restera à jamais son héros.